

Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin
Band: 41 (1984)
Heft: 5

Artikel: La fête de Zeus : les Jeux olympiques, de l'Antiquité à nos jours
Autor: Mathys, F.K.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997908>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

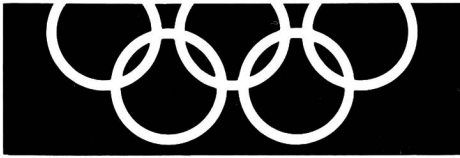
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La fête de Zeus

Les Jeux olympiques, de l'Antiquité à nos jours

F. K. Mathys

Olympie, qui n'est ni la capitale d'un puissant empire, ni même un village du Péloponnèse occidental, se situe dans la province d'Elide au bord de l'Alphée. Olympie est devenue le symbole et le signe distinctif de la culture grecque. Située à 15 km des rives de la mer, à un jour de marche de la ville d'Elide, à deux jours de Sparte et à cinq jours d'Athènes, son rayonnement s'est maintenu au cours des siècles davantage encore que celui de maints centres de philosophie, des arts, du théâtre et de la politique. S'il n'y avait pas un citoyen grec de l'Antiquité qui ne connaisse le nom d'Olympie, on ne rencontre personne aujourd'hui – même dans les régions les plus éloignées du monde – pour qui cette ville ne représente une entité.

Les Hellènes se rendaient en pèlerinage à Olympie au solstice d'été, tous les quatre ans, à la canicule. La consolidation de l'unité nationale et l'indépendance vis-à-vis de l'extérieur, opposées à un lien très lâche entre les provinces, constituaient des objectifs identiques à ceux, plus tard, des premiers Confédérés. Ils rejetaient l'idée d'une fédération rigide d'Etats et n'auraient jamais supporté l'hégémonie d'un roi tout puissant: tout au plus acceptaient-ils un chef d'armée capable de les conduire contre un ennemi menaçant leur existence et leurs libertés. La politique quelque peu incohérente de l'ancienne Grèce peut faire sourire, mais on trouvait, dans cette nation, ce que de nombreuses grandes puissances n'ont jamais connu: des hommes vraiment libres et indépendants. L'esprit des Hellènes est éternel, car la dignité de l'homme prévalait à la création d'un Etat puissant. Leur grand individualisme les a sauvés de l'oubli. La puissance extérieure est éphémère. Les empires fondés sur la tyrannie s'écroulent, car l'individu ne peut s'affirmer sous le régime d'un dictateur tout puissant; il est réduit à l'impuissance, il dépérit ou cesse

d'exister. Dans la Grèce antique, le soleil luisait pour tous; la vie, la joie de vivre habitait chaque créature; chacun apprenait d'abord à devenir un homme, puis il contribuait lui-même à former d'autres hommes.

Les anciens Grecs étaient peu solidaires (une tribu déclarait la guerre quand bon lui semblait); ils se conformaient aux préceptes des prêtres et des fonctionnaires, dans la mesure où leurs affaires n'en étaient pas entravées; chacun était son propre maître. Une rivalité permanente régnait entre les différentes villes. Mais un lien puissant unissait pourtant ces hommes: la foi en leurs dieux. Même si l'on honorait des dieux régionaux, chacun vouait un culte à Zeus, le père des dieux. Les Grecs affluaient à

Olympie tous les quatre ans, à l'occasion de fêtes et de concours grandioses. L'origine des Jeux olympiques, comme celle, aussi, de nombreuses joutes propres à d'autres régions (Jeux isthmiques, néméens et pythiques) remonte à des sources culturelles et non religieuses. La légende raconte qu'Hercule, héros aux forces juvéniles, fils de Zeus et d'Alcmène, avait fêté sa victoire sur le roi Augias en marquant, sur les lieux du combat, le périmètre d'Olympie au pied de la colline de Chronos (père de Zeus). La fête dédiée à cette victoire et le culte voué aux morts étaient dès lors ancrés dans la conscience religieuse.

Bien que leur origine soit entourée d'un nimbe de légende, il est fort probable que les premiers Jeux olympiques eurent lieu en 776 avant Jésus-Christ. Par la suite, ils se disputèrent tous les quatre ans, ce qui permit d'instituer la chronologie grecque. On ne connaissait pas le calendrier au sens qu'on lui donne aujourd'hui. On ne disposait d'aucun point à partir duquel on eût pu

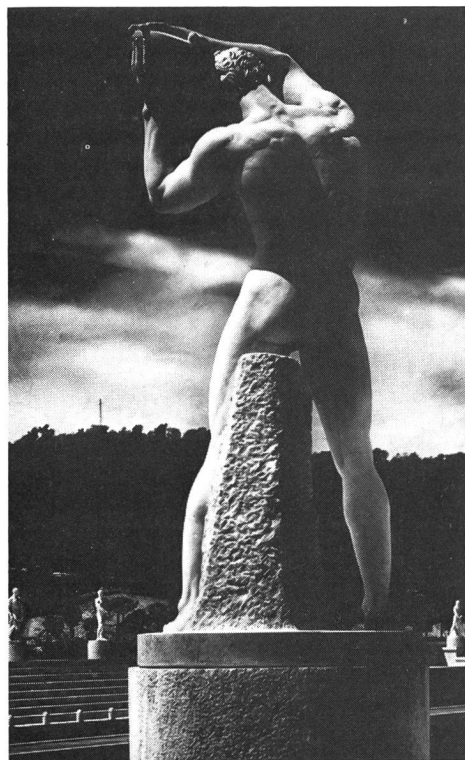


Le Stade antique d'Olympie.

fonder un calcul. Pour ce peuple, si individualiste, la mesure du temps offrait à peu près la même diversité que le système monétaire ou que celui des poids et mesures de l'ancienne Europe, qui présentait, par exemple, des aunes bâloises, bernoises et zurichoises. Un certain ordre chronologique découle pourtant de cette fête sportive, puisque la naissance du Christ coïncidait avec la 195^e Olympiade (l'olympiade n'est pas la fête elle-même, mais l'intervalle compris entre deux manifestations). Dès lors, une chronologie précise put être établie, qui permit de dater l'histoire grecque. A la nouvelle lune suivant le solstice d'été, vers le début de juillet donc, les hérauts parcouraient toutes les villes de Grèce pour annoncer les joutes auxquelles chaque homme libre pouvait participer, à l'exception de ceux qui étaient frappés d'infamie, des païens, de ceux qui avaient commis des homicides et de tous les barbares et les esclaves. Malgré leur esprit libéral et démocratique, les règles qui caractérisaient les Jeux olympiques de l'Antiquité étaient beaucoup plus sévères et plus strictes que celles d'aujourd'hui. Les concurrents devaient se soumettre, par exemple, dix mois avant la fête, à un régime qui leur interdisait de prendre tout aliment «particulier»; ils pouvaient manger du fromage, mais la viande leur était défendue.

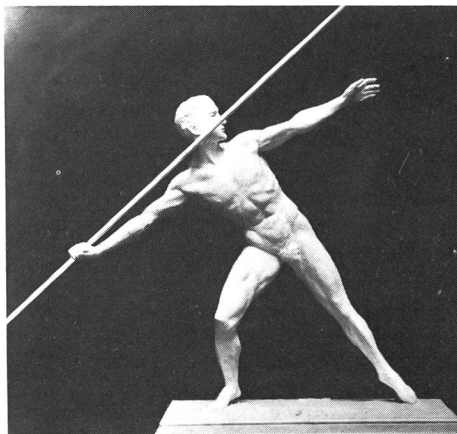
Les disciplines des Jeux olympiques

Rendons-nous, maintenant, vers l'antique Olympie. L'unique discipline des premiers Jeux était une course disputée dans le stade (dromos) sur une longueur de 192 m. En 724 avant Jésus-Christ, la «double



Discobole du Stade de Marbre (Rome).

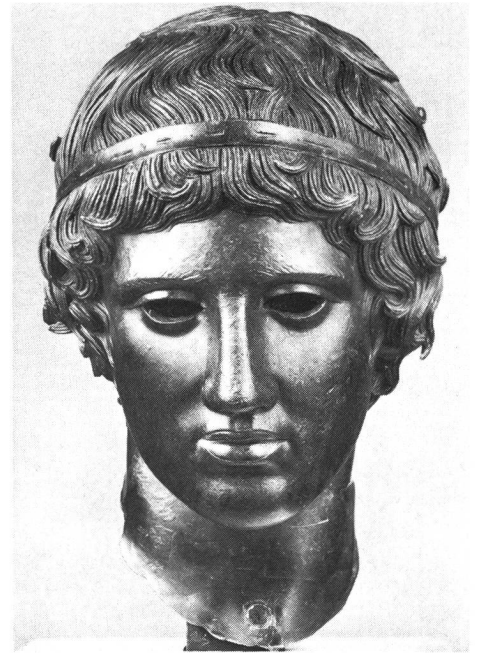
course» (diaule), c'est-à-dire un aller et retour du stade, vint s'y ajouter. A partir de l'an 720, le programme comprit, en outre, la course de fond (dolichos), dont la distance était de 8 à 24 fois le tour du stade (de 1 km 500 à 4 km 600). Les concurrents y prenaient part entièrement nus. L'année 708 avant Jésus-Christ vit pour la première fois des concours de lutte et le pentathlon. Dans la lutte, l'adversaire devait être mis trois fois à terre. Elle se pratiquait debout et toutes les prises et feintes étaient autorisées, mais pas les coups. Le pentathlon était la combinaison de tous les exercices habituels. Il devait démontrer le développement physique de l'athlète. Il se composait de la course, du saut en longueur avec petits haltères en mains, du lancement du disque, du lancement du javelot en direction de cibles et à distance, comme aujourd'hui et, enfin, de la lutte. Le pugilat vint s'ajouter au programme en 688 avant Jésus-Christ. Pour concourir, les adversaires entouraient leurs mains de



Le lancement du javelot: une discipline qui alliait précision et puissance.

lanières de cuir. Mais la popularité de la boxe, bien plus rapide, se mit à prédominer et, en 648, le pancrace, épreuve combinée de lutte et de pugilat sans lanières, fut admis comme une nouvelle discipline. Les combattants s'entouraient les avant-bras non pas avec des lanières, mais avec des anneaux.

Le sport le plus spectaculaire et le plus apprécié fut indiscutablement la course de chars, qui n'apparut qu'en l'an 680 et qui se disputait en quadriges. La course à deux chevaux date de 408 avant Jésus-Christ. Les courses hippiques existaient depuis un demi-siècle déjà. Puis vint la course en armes. Les meilleurs athlètes mesuraient leurs forces et leur agilité durant cinq, six, voire sept journées complètes. Les arbitres, tenus en très grande estime, surveillaient les concurrents de façon très stricte, déterminaient les classements et proclamaient les vainqueurs. L'athlète qui enfreignait les règles était très sévèrement puni; il arrivait même, selon la décision des juges, que son entraîneur soit fustigé avec lui.



Le précieux ruban de la victoire.

La fête des vainqueurs

Les spectateurs, toujours masculins, accouraient par milliers – jusqu'à 10 000 – pour suivre les concours. Démosthène, orateur et philosophe respecté, s'y trouvait comme hôte, tout comme Diogène, le misanthrope. Tous les milieux de la population venaient assister aux jeux – tout comme le faisaient les Suisses du XVI^e siècle à l'occasion des tirs fédéraux –, riches et pauvres, personnalités de haut rang et citoyens de modeste condition. Tous tenaient à voir le vainqueur recevoir, pour récompense, le ruban de la victoire et le rameau d'olivier, qu'un prêtre avait coupé dans le bois sacré avec une faucille d'or. Chrysostome raconte, un siècle avant la naissance du Christ, que «beaucoup tenaient davantage à la couronne olympique qu'à la vie elle-même, car on ne la recevait pas aussi aisément».

Rentrant chez eux, les champions olympiques étaient reçus en triomphe. Une place d'honneur leur était réservée en permanence au théâtre. A la guerre, ils avaient le droit de combattre en première ligne, au côté du général. Les princes qui avaient remporté une victoire olympique, faisaient fréquemment frapper une monnaie à leur effigie et les poètes, davantage encore que les journalistes sportifs d'aujourd'hui, proclamaient, dans leurs poèmes, la gloire des champions, les rendant ainsi immortels. Leurs louanges regorgeaient de sages maximes, telles que: «Les chemins de la gloire sont tortueux», «Connais-toi toi-même», «Tes dons ne suffisent pas à ta gloire, il te faut apprendre», «Demeure ce que tu es», «Ne cherche pas la vie éternelle ici-bas». Goethe lui-même fut enthousiasmé par les «Odes» de Pindare, qu'il traduisit en langue allemande.

L'honneur suprême, pour un vainqueur, consistait à élever, dans le Bois sacré

d'Olympie, une statue rappelant sa victoire. Celui qui remportait trois victoires olympiques avait le droit de faire reproduire les traits de son visage dans le bronze ou dans la pierre. Des artistes fameux comme Myron, Polyclète et Lysippe ont immortalisé les plus grands athlètes.

On ne saurait imaginer l'art grec sans l'apport inspiré par la culture physique. Elle a créé l'idéal d'un corps musclé par l'exercice, ce qui ne s'était jamais vu auparavant. On compare, parfois, la statuaire grecque aux immenses colosses des Egyptiens, des Assyriens et des Sumériens. L'art et le sport de la Grèce antique sont tous deux parvenus à une perfection et à une communion admirables et d'une profondeur inégalée.

La décadence des nobles traditions

Un tel idéal ne pouvait durer très longtemps. Aristote a écrit, dans sa «Rhétorique» que, si Dorius s'était contenté de recevoir la couronne de la victoire, les vainqueurs qui lui succédèrent avaient accepté, par la suite, des récompenses plus douteuses. Dès l'année 500 avant Jésus-Christ, les vainqueurs des Jeux isthmiques d'Athènes recevaient, sur proposition de Solon, un prix de 100 drachmes. Chrysostome parle même de villes où l'on versa jusqu'à cinq talents (20 000 fr.) à un champion olympique.

Les honneurs rendus aux vainqueurs tournèrent rapidement, dès lors, au culte de la personnalité. Seuls les riches furent admis, par exemple, à participer aux courses de chars. Quant aux athlètes, ils devinrent de véritables professionnels et s'organisèrent en syndicat. Les guerres, l'influence romaine et le transfert des Jeux à Rome, tout semblait s'allier pour accélérer la décadence: les nobles idéaux des origines perdaient de plus en plus leur signification. En 393, l'empereur Théodore 1er mit définitivement fin aux Jeux.

1896: une ère nouvelle débute!

Il est impossible de faire revivre le passé dans sa plénitude. Le Baron Pierre de Coubertin n'a donc pas cherché, en 1896, à faire une pâle copie des jeux de l'Antiquité. Rénovés, ils ont pris une signification universelle et forgé un lien entre les nations. Constantin Zappas avait déjà essayé, au cours du siècle précédent, de redonner vie aux Jeux sur leur terre d'origine. Il y avait organisé des concours en 1859, 1870, 1875 et 1889, mais sans rencontrer beaucoup d'enthousiasme. L'idée était prématurée. Le 25 novembre 1892, de Coubertin présentait son projet devant un auditoire de l'Université de Paris, mais il ne rencontra pas encore l'audience souhaitée.

Il persévéra pourtant dans la lutte qu'il avait engagée pour faire triompher des idées qui lui paraissaient justes. En 1894, il réunissait un nouveau congrès à Paris.



Le Baron Pierre de Coubertin.

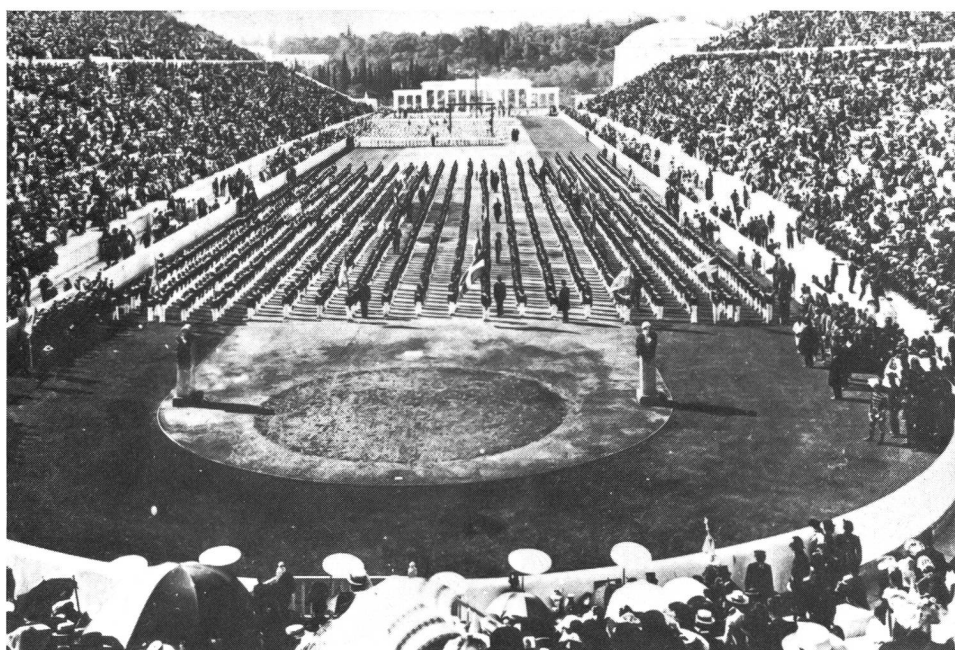
Voici ce qu'en dit le «Daily Telegraph»: «L'idée de restaurer les Jeux olympiques n'est pas nouvelle en soi. Récemment encore, si nous ne faisons pas erreur, une revue londonienne a présenté le projet de faire, de l'Angleterre et de ses colonies, une vaste Olympie qui comprendrait tous les pays du Commonwealth. M. de Courcel et ses amis, eux, se proposent de donner naissance à un immense rassemblement international, auquel chaque nation enverrait des athlètes qui se mesureraient dans des luttes passionnées et franches.» Puis le journaliste anglais énumère les difficultés innombrables qu'il y aurait alors à surmonter. Il se rend compte que le football se dégradait déjà sous l'influence de l'argent. Dans l'antique Olympie, c'est un rameau

d'olivier qui récompensait les vainqueurs. Un tel prix pourrait-il encore attirer les athlètes à participer aux jeux modernes?

L'avis de ce journaliste était celui de milliers d'autres personnes. Les périodiques, qui traitaient des thèmes de l'éducation physique, mentionnèrent à peine ce premier congrès olympique et empêchèrent, ainsi, que se propagent et que s'étendent les suggestions du Baron de Coubertin. Il en sortit pourtant la fondation du Comité international olympique (CIO).

L'organisation des premiers Jeux à Athènes, en 1896, fut accompagnée d'innombrables difficultés. Douze nations avaient annoncé leur participation, mais la Grèce ne disposait pas des moyens nécessaires à la construction d'installations valables. Par bonheur, Georges Averoff, un commerçant grec aussi généreux que riche et dont le nom mérite de figurer dans les annales de l'histoire olympique, sortit de l'ombre. Il fit construire, à ses frais, un stade à l'image de ceux de l'Antiquité.

L'éclat des seconds Jeux de 1900 fut quelque peu terni par l'Exposition universelle de Paris. Ceux de 1904, à Saint-Louis, n'eurent pas beaucoup plus de succès. Ils étaient devenus une affaire américaine, et l'exposition universelle de Chicago leur fit une très sérieuse concurrence. En 1906, on organisa des Jeux intermédiaires à Athènes. Le prince royal Constantin de Grèce y exerça les fonctions de chronométreur et d'arbitre. Les Jeux de 1908, à Londres, devaient enfin consacrer la victoire des idées du Baron Pierre de Coubertin. Après avoir mené une lutte longue et difficile et surmonté d'énormes obstacles, il était parvenu à faire des Jeux olympiques ce qu'il en attendait: une fête quadriennale de la jeunesse du monde, un printemps harmonieux au cœur duquel souffle un esprit éternel: celui qui tend vers la joie et le bonheur! ■



Les fameux Jeux «intermédiaires» de 1906 à Athènes.